



CLASSIQUES
GARNIER

BLUM (Claude), FRAGONARD (Marie-Madeleine), SCHRENCK (Gilbert), « Avant-propos », in FRAGONARD (Marie-Madeleine), SCHRENCK (Gilbert) (dir.), *Joyeusement vivre et honnêtement penser. Mélanges offerts à Madeleine Lazard*, p. 7-12

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5713-5.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5713-5.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2000. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Rendre hommage à Madeleine Lazard est une entreprise simple et compliquée. Simple, parce qu'elle est la chaleur même, la convivialité, l'antithèse du pédantisme : qui ne succomberait alors à la contagion de tant d'humaines qualités, pour lui dire qu'elle a ainsi dans le monde universitaire une place unique, et que nous sommes, nous ses amis, heureux de la reconnaître ? Compliquée, parce qu'on ne sort jamais indemne du discours d'éloge, dont les lois captent vite toute velléité de « pourtraire au naturel ». Même le naturel a ses conventions, et l'on peut craindre de transformer une personnalité vivante en figure académique. Ce passage du vivant à la figure littéraire, qu'explorent justement les études de Madeleine Lazard, la comédie, la narration, la captation de ces moments de comédie du quotidien en passe de devenir scènes traditionnelles, devons-nous le renouveler à ses dépens ? Nous allons donc essayer d'alterner styles et voix, comme si nous lui parlions.

Au demeurant Madeleine Lazard, comme Présidente, a eu à prononcer assez de discours d'apparat, renouvelant l'art de remercier, de célébrer les buffets et les lieux, le passé et le présent, les heureux récipiendaires comme les heureux donataires, pour qu'elle nous pardonne de nous appuyer sur un cliché du genre : nous allons aussi faire bref, puisque le meilleur est, comme dans toutes les réceptions, de déguster ce qui suit.

Pour sacrifier au premier lieu commun, l'on pourrait dire de la carrière de Madeleine Lazard qu'elle suit un rythme régulier : agrégation, famille, cours dans le secondaire, entrée à l'université de Paris IV, thèse, professorat qui l'amène pour 10 ans à Paris III ; livres, Présidences, retraite, livres, livres encore. Des livres nous parlons ensuite, mais à quoi bon se remémorer l'académisme, la lourdeur des charges, la complexité des relations publiques dans des groupes nombreux et divers. Nous entendrons en écho ces confidences, captées au colloque d'Agen, sur le début, la guerre, le voyage en train pour

regagner la famille, le passage en Afrique du Nord, l'agrégation passée dans le deuil ; et d'un autre écho les séjours lointains avec Gilbert Lazard, orientaliste amoureux de voyages. Ou ces autres moments plus récents, quand ce sont les voix des petits enfants qui entrent en chronique : « le mercredi, on joue au cheval » ; ou les situations cocasses que créent les contrastes inattendus. Où étiez-vous, Madeleine, ce 30 janvier 1999, quand nous avons annoncé à la S.F.D.E.S. que nous préparions des Mélanges pour vous en faire la surprise ? Sur l'Amazone, à la chasse à l'alligator. Forcément. La surprise n'était pas là où on l'attendait. Il y a peut-être même une Légende dorée, que les fins de colloques colportent avec les fioritures d'usage, apparentant le début des travaux des sociétés savantes à l'âge bienheureux des pastorales. Est-ce bien au Colloque de Sommières qu'un bain de minuit réunit à Palavas des colloquants au naturel ? est-ce bien à Gouttelas que des mauvais plaisants entreprirent de convaincre une âme simple qui arrivait tard que les chambres trop peu nombreuses devaient être partagées sur le principe de la mixité, où l'âme simple découvrit au matin le profil tranquille d'Henri Weber et non celui de Madeleine ? heureux temps des arcadies passagères ! Compensation légitime plutôt à ce qui serait le récit réaliste des corvées, des copies, de la course au temps, de l'obligation de faire le cours d'agrégation, la légende permet de suggérer que la vie universitaire a aussi ses moments de rêve. La vie et la recherche ne sont pas aussi lisses, plus pénibles, et parfois plus drôles, que le style épидictique ne le concède. Les textes – *aere perennius* – se détachent de ce mélange d'impressions, chargés de longue date d'un poids de réalisme.

A l'hommage de nouveaux textes nous avons donc préféré faire à Madeleine Lazard l'hommage de la réédition de ses textes parfois éloignés dans le temps et difficiles à trouver, au détriment des articles récents que nous trouvons plus aisément. Ils sont une occasion de replonger vers les racines d'une recherche sans cesse tournée vers la vie ordinaire de l'extraordinaire littérature : l'écriture et l'esthétique n'y ont de sens et de place que par ce qu'ils révèlent de vivant, de l'activité d'une ville, de l'amour des mères, des anxiétés des notables aux prises avec les mises en scène, des seins des nourrices comme des armes de l'homme de guerre. Nos interventions n'auraient sans doute pas retrouvé ce ton particulier qui est en soi une thèse sur l'interprétation des textes : si intéressants soient-ils formellement, ils ne tirent sens que

de leur contexte, de la chaleur et de l'importance des mots tels que les entendaient alors les interlocuteurs, auteurs et lecteurs.

Les travaux de Madeleine Lazard sont traversés par de grandes lignes de force, qui s'enrichissent mutuellement.

D'abord le théâtre, auquel elle a consacré sa thèse et beaucoup d'articles, dont plusieurs sont reproduits ici. Les études sur le théâtre étaient et restent rares. Il n'était pas sans mérite d'affirmer, contre les réputations tenaces, qu'il y avait une comédie humaniste, certes née de comédies italiennes, mais ne se confondant pas avec elles. L'étude de la transition entre Moyen Age et Renaissance, puis entre Moyen Age et comédie classique s'en trouvait modifiée, enrichie d'un théâtre gai, où l'ambiguïté morale règne en maîtresse. La mise en évidence de l'ambivalence des personnages, qui échappent aux stéréotypes acquis, sert ainsi un relatif réalisme cynique : les bons sont toujours un peu truands, et les jeunes premières plutôt légères, dans un Paris peu sûr (première et rare contribution à la poétique de la vie urbaine, si peu représentée). L'habileté de Pierre de Larivey, son savoir-faire d'adaptateur et d'inventeur, en ressortent mieux appréciés.

A partir du théâtre et des comédiens s'est faite l'exploration des théories du rire et de leur application médicale, on y reviendra.

D'un autre côté, l'exploration des lieux spectaculaires d'où le rire est presque banni : le spectacle de la célébration, de la réunion fervente des communautés sur leurs valeurs, et entre toutes la monarchie. Apparaissent alors d'autres types d'auteurs, non-spécialistes, notables en quête d'idées qui flattent le prince, provinces soucieuses de bien faire, érudits sollicités d'être metteurs en scène. Ecrire n'y est pas un métier, mais la réponse à des sollicitations exceptionnelles, sans nul doute bouleversantes. Dans les entrées, le lieu commun du « théâtre du monde » où chaque groupe s'exhibe sous son meilleur aspect, trouve son application plénière. Quand il faut dire ce qui convient, représenter l'espoir d'une vie améliorée et l'idéologie porteuse d'espérance, le recours au discours convenu se charge de pathétique, et les allégories appliquées – un peu lassantes pour nous – retrouvent leur fonction : elles réunissent, elles donnent un discours commun, elles corrigent les imperfections que la comédie, elle, soulignait à plaisir. Du contraste entre discours comique et discours encomiastique (auquel ressortit en dernière instance le discours iconographique et textuel des entrées), le diligent lecteur trouvera l'illustration parfaite de ses interrogations sur les fonctions sociales de

la littérature. Cette réflexion mènera vers les chroniqueurs-témoins, plus nuancés dans la critique comme dans l'enthousiasme.

Autre centre d'intérêt durable : les femmes, comme vivantes personnes et immortelles écrivains. Reconnaître après d'autres les réussites de premier plan ne ferait que confirmer dans leur statut d'exception inassimilable quelques femmes ; mais découvrir avant d'autres chercheurs l'importance des écrivains de second rang, leur interrogation sur la culture et l'écriture féminine, était là encore d'un sûr instinct des faits, où l'on pouvait compléter de près l'histoire, trop ingrate, de la littérature instituée. Il ne s'agissait pas de contester et de renverser l'ordre des réussites, mais d'affirmer la valeur significative des interrogations minoritaires dans le renouvellement culturel qui crée des lectrices averties et déjà désireuses de conquête intellectuelle. Le XVI^e s. français se prête encore mal au déploiement des études féministes : les quelques cas se gênent mutuellement, certains très remarquables – et on le sent bien, exceptionnels même au milieu d'une masse d'exemples féminins ou masculins –, les autres moins brillants qui ne peuvent rivaliser encore avec les auteurs mâles. Mais on peut renverser les points de vue d'études. Les Dames des Roches ne sont pas Louise Labé ni Ronsard, Marie Dentièrre n'est pas Calvin, faiblesses qu'elles partagent avec quelques centaines d'autres auteurs. Or l'excellence n'est pas forcément la force principale qui fait avancer une civilisation, ni qui aide à la mieux connaître. La culture féminine, moyenne mais tenace, qui va devoir s'avancer sans le soutien des institutions chargées de gérer le savoir (universitaires, juristes, gens d'Eglise ne font qu'accomplir leur fonction en écrivant), se conquiert sur l'obscurité, sur des minutes dérobées au « ménage », elle témoigne donc d'une volonté de progrès et de transformation authentique des règles du jeu, que n'ont garde de témoigner les autres textes. Le réel, toujours, incontournable. Plusieurs thèses, que Madeleine Lazard a dirigées et encouragées, ont témoigné de la fécondité de ces études.

Parce que qui dit femme dit famille et charges (déplorables), M. Lazard a ramené son regard vers les nécessités de la vie ordinaire, et particulièrement vers les médecins. Elle les connaissait déjà par la comédie : le rire soigne, Rabelais et Joubert nous aident à faire de la comédie une thérapeutique sociale et personnelle, où la littérature purge les passions de façon plus efficace que les médecines mêmes douces. Ah ! le regard des médecins sur les maux de l'humanité, le regard désabusé de Rabelais, le regard de biais des éducateurs d'enfants aux

seins des nourrices, le diagnostic classificateur de la médecine des tempéraments, les expérimentations de Fernel dans la thérapie par la musique ! Sans renoncer aux principes transcendants, voilà encore un cas où la vie terrienne, l'incarnation, la chair si fragile et les contingences, comme en comédie, l'emportent sur les grands principes.

Enfin viennent les chroniqueurs, sans doute convoqués par un intérêt initial pour Michel de Castelnau, et remobilisés au passage par la rédaction des grandes biographies. Tous ces témoins raconteurs, dont la prose décrit, loin du sublime, mais parfois avec le courage de leurs indignations, les faits dignes de mémoire. C'est un parti constant chez Madeleine Lazard que de laisser de côté, sans doute comme usurpatrices, envahissantes et plus que légèrement mensongères, les formes officielles et les grands genres de la littérature. Du théâtre des entrées royales, elle a beaucoup montré les coulisses ; de l'histoire voici les petits faits revendicatifs, les points de vue, les préjugés, l'honnête réaction aux malhonnêtetés du temps, l'activité constructive. De ces nobles déçus et de ces bourgeois grognons, qui aimeraient qu'on les laisse à leurs principes de vie, envahis qu'ils sont par des tragédies qui les remettent en cause, Madeleine a tiré des récits exemplaires (Brantôme, Montaigne) et des éditions de texte : le plus brillant reste Pierre de L'Estoile dont l'édition – remarquable – est en cours.

Nous avons dû trancher dans la masse des publications ; il faudrait dire le charme surprenant des intrus et des intempestifs : les tribulations d'un jésuite en Chine, ou les fidèles amis, comme Montaigne, souvent convoqué. Il faudrait dire aussi la masse des contacts qui ont été créateurs de telle ou telle série d'articles. Qu'on ne nous dise plus que les Parisiens sont repliés sur le sommet du Panthéon : on ne saurait croire combien cette Parisienne a su travailler avec des groupes multiples pendant de nombreuses années d'échanges suivis, avec le Centre d'Études de la Renaissance de Tours – période théâtre et médecine –, avec le Centre de Saint-Etienne (devenu Centre Longeon), avec le Centre de Philologie et littérature romane de Strasbourg – nous lui devons les chroniqueurs –, avec le Centre Matteo Bandello d'Agen – nous lui devons Marguerite de Valois –, avec les organisateurs des Colloques du Puy en Velay – didactique, féminisme...

Nous sommes beaucoup entre universitaires. Il est pourtant impératif de souligner que Madeleine Lazard a joué un rôle sans doute encore plus dynamique dans la divulgation de nos secrets érudits. Les biographies qu'elle écrit enfin sont ce par quoi le public non

universitaire a accès à un passé vivant. De nombreuses conférences en France et dans le monde ont redoublé leur action. Son art de la narration, qui accroche les renseignements d'érudition à un suspense, la fiche documentaire à une péripétie ou à la reconstitution d'une psychologie plausible d'auteur, sait mettre de l'intérêt aux plus âpres destins. Ne la confondons pourtant pas avec Dumas : les fiches sont un substrat sans romanesque qui les enjolive, rien n'est inventé pour meubler les vides ou remplacer le document, mais l'unité d'intérêt, la sympathie, la chaleur participative, font de la moindre action une fresque, que plusieurs prix ont récompensée. Montaigne, Rabelais, Brantôme, Aubigné, en deviennent des proches, au service desquels se met l'art du biographe qui ne tire jamais la couverture à lui (à elle). On jurerait même qu'elle les aime, et qu'elle adopte sans réticence leur ordre de valeurs, qu'elle juge avec indulgence leurs travers, alors qu'elle les présente pourtant en toute objectivité critique.

Madeline Lazard, membre fondateur et actif de plusieurs sociétés savantes – dont la création de R.H.R., l'Association des amis d'Agrippa d'Aubigné –, a assumé successivement la Présidence de la Société Française d'Etudes du Seizième siècle et de l'Association des amis de Montaigne, qui lui rendent ici hommage. Honneur bien mérité, accompagné d'un travail de coordination et d'impulsion qui lui sera compté pour mérites supplémentaires. Dans ces deux lieux toniques des études sur la Renaissance, elle a su déployer, comme avec ses chroniqueurs, le mélange d'indulgence et de dynamisme qui permet d'avancer dans l'optimisme pour le bien de tous, de faire les discours d'usage sans se payer de mots, de progresser, tout simplement. Qu'elle trouve ici les remerciements de tous ceux qu'elle a guidés sous sa houlette (jamais sa férule), étudiants et collègues, auditeurs et lecteurs, et le témoignage de leur fidèle amitié dont nous ne sommes que les interprètes.

C. Blum

M.-M. Fragonard

G. Schrenck